

apparaissent, gonflés à éclater. La masse roule par terre; un bras se dégage qui cogne sans merci.

Les lutteurs se relèvent. Faubert a une blessure à la lèvre d'où coule le sang. Et ce sang lui entre dans la bouche, et ce sang lui touche la langue, le palais. Il le goûte. Ce goût produit un déclenchement d'énergie, de force, d'ardeur au combat.

À peine debout, il évite d'un mouvement de tête un coup de poing qui l'aurait assommé, et riposte en frappant à la mâchoire, avec le tranchant de la main.

La foule retient son souffle. Elle n'a pas eu le temps de s'étonner. Toutes ses prévisions sont dérangées.

Ils se reprennent à bras le corps et de nouveau roulent par terre. Le financier a le dessus. Il passe un bras sous l'aisselle de l'adversaire et lui enserre la nuque. De la droite, il rejoint son bras gauche; et lui imprime un mouvement si fort qu'il le fait pivoter sur la tête pour retomber de l'autre côté.

— Lève-toi, sans cœur! crie-t-il.

David, comme cinglé d'un coup de fouet, se redresse. Il n'est pas sur ses jambes, qu'aussitôt Faubert lui saisit les deux bras, en lui mettant un pied sur le ventre, et l'envoie par-dessus lui s'assommer à cinq pieds de là.

David, chancelant, ne frappe qu'à tort et à travers. Un coup en pleine gorge le fait s'écraser sur le sol, sans connaissance.

— Qui est le suivant?

La foule est stupéfaite, à demi subjuguée.

Un silence plane, que brise tout à coup ce cri:

— À la dynamite! Faisons sauter.

Vivement Faubert met la main à sa poche, et marche sur la foule, le revolver braqué sur elle.

— Le premier qui bouge, je l'abats comme un chien.

Aux abords de la chaussée, une quinzaine d'hommes, revolver au poing eux aussi, sont décidés à maintenir l'ordre.

— Puisque vous n'êtes pas satisfaits de vos gages, dit le financier, je ne veux pas vous employer de force. Vous êtes tous renvoyés. Ceux qui voudront se faire réengager passeront aux bureaux cet après-midi.

La foule, décontenancée, par la tournure subite des choses, et sans aucune force morale ni cohésion depuis la défaite de son chef, se disloque, complètement domptée.

— Mon Dieu! Vous êtes tout couvert de sang, s'exclame Suzette, comme son mari rentrait avec Faubert.

— Quelques égratignures...

Elle prépare un bol à main d'eau claire et avec délicatesse lave les plaies où le sang se coagule.

— Ça s'est donc bien mal passé.

— Mais non, très bien, comme vous voyez.

— Sans Jules, ça y était. Il a démoli David, tellement vite que les autres sont restés figés à leur place.

La jeune femme regarde le financier avec admiration.

— Vous vous êtes battu?

— Je n'ai fait que me défendre. Il le fallait. Sans cela on m'aurait marché dessus.

— Et vous avez démoli le gros David.

— Ce n'était pas difficile. Il ne faut pas juger les hommes à leur taille.

Bien lavé et pansé, ses instructions données un peu partout; il passe la soirée au milieu de ses hôtes dans la tranquillité intime de leur ménage.

La lutte est finie, la situation éclaircie; la plupart des employés retournés au travail, regrettant ce qui s'est passé. Une réaction s'opère en lui: la fatigue des derniers temps l'opprime. La vue du bonheur de ceux dont il partage le toit le fait souffrir.

Faut-il donc que sa vie s'épuise sans qu'il connaisse la douceur du foyer; que, dans les moments où le saisit un besoin de réconfort, il soit seul, complètement seul. Toujours travailler, sans relâche, et batailler, est-ce donc son lot?

Pourtant s'il avait voulu?...!

Il a cru que les jouissances de l'orgueil suffisent dans la vie, que la joie pimentée de l'action frénétique comporte le bonheur.

Égoïstement, le jeune couple continue de se chérir en sa présence. Les yeux, la voix, les gestes sont imprégnés de l'amour qu'ils se portent.

Il se trouve misérable.

Il maudit son orgueil.

Il a soif d'affection et l'affection lui manque. L'image de Pauline apparaît, qui ne le quitte plus.

— Vous avez l'air rêveur, M. Faubert.

— Moi... du tout... Sais-tu, ajoute-t-il, en se retournant vers Roberge, que tu es un homme heureux.

— C'est à toi que je le dois.

Et Jules Faubert, l'homme que tout le monde envie, envia à son tour.

JEAN-AUBERT LORANGER (1896-1942)

Rien n'est plus hasardeux que de délimiter la position exacte qu'occupe un écrivain dans l'histoire de la littérature; faisons toutefois l'hypothèse qu'il existe une ligne droite reliant Nelligan à Saint-Denys Garneau. De cette lointaine filiation, Albert Lozeau et Jean-Aubert Loranger seraient les jalons intermédiaires. Leur poésie pendulaire marque tour à tour le temps du Rêve et de l'Introuvable, et celui de l'ici triste et stérile; c'est une poésie du clair-obscur, de l'être double, spécifiquement occidentale, une poésie de l'aliénation (politique et métaphysique) et de son élucidation, une poésie du doute et qui ira jusqu'à douter d'elle-même. On peut lire dans une telle optique l'œuvre de Loranger, grand lecteur des unanimistes Jules Romains et Charles Vildrac, et d'Apollinaire; la figure

capitale de sa thématique, c'est la *séparation* (draps, murs, câbles, mais aussi: vitre, bras, écluses, chenal, chemin); cette figure apparaît constamment dans les textes que nous reproduisons et qui sont extraits de ses deux seuls recueils poétiques, *Les Atmosphères* (1920) et *Poèmes* (1922), rassemblés chez HMH en 1970. Loranger, qui fut journaliste à *La Patrie*, à *La Presse* et à *Montréal-Matin*, et l'un des animateurs du *Nigog* ainsi que de *L'École littéraire de Montréal*, a également publié des contes (notamment *Le Village*, 1925) qui ont été réunis récemment en deux volumes (*Contes*, Montréal, Fides, coll. du « Nénuphar », 1978); enfin, il nous reste quelques fragments de *Terra Nova*, suite poétique décrite dans *L'Anthologie* (édition de 1933) de Fournier comme un « recueil de versets, psaumes, odes et chants de mort. »

Je regarde dehors par la fenêtre

J'appuie des deux mains et du front sur la vitre.
Ainsi, je touche le paysage,
Je touche ce que je vois,
Ce que je vois donne l'équilibre
À tout mon être qui s'y appuie.
Je suis énorme contre ce dehors
Opposé à la poussée de tout mon corps;
Ma main, elle seule, cache trois maisons.
Je suis énorme,
Énorme...
Monstrueusement énorme,
Tout mon être appuyé au dehors solidarisé.

Ébauche d'un départ définitif

Encore un autre printemps,
Une nouvelle débâcle...

Le fleuve pousse à la mer
L'épaisse couche de glace
D'un long hiver engourdi,
Tel, avivé, repousse à
Ses pieds, le convalescent
Des draps habités d'angoisse.

Comme sa forme mobile,
Jamais repu d'avenir,
Je sens de nouveau monter,
Avec le flux de ses eaux,

L'ancienne peine inutile
D'un grand désir d'évasion.

Et mon cœur est au printemps
Ce port que des fumées endeuillent.

Mais je n'ai pas accepté
D'être ce désemparé,
Qui regarde s'agrandir,
À mesurer la distance,
Un vide à combler d'espoir.

Je ne serai pas toujours
Celui qui refait l'inverse
De la jetée, vers sa chambre
Où règne la conscience
D'un univers immobile.

Les câbles tiennent encore
Aux anneaux de fer des quais,
Laisse-moi te le redire,
Ô toi, l'heureux qui s'en va,
Je partirai moi aussi.
J'enregistrerai sur le fleuve
La décision d'un tel sillage,
Qu'il faudra bien, le golfe atteint,
Que la parallèle des rives
S'ouvre comme deux grands bras,
Pour me donner enfin la mer.

Pour Marcel Dugas.

Ode

Pour une voile que la brume
Efface au tableau de l'azur,
Pour un nuage au firmament
Dont se décolore la mer,
Pour une côte où brille un phare,
Pourquoi la plainte nostalgique,
Puisqu'à l'horizon le silence
A plus de poids que l'espace?

Si le reflux de la marée
Oublie des voiles dans un port,
Pourquoi le grand désir du large
Et pleurer l'impossible essor?
Tes yeux garderont du départ

Une inconsolable vision,
Mais à la poupe s'agrandit
Le désespoir et la distance.

La nuit que ton âme revêt
S'achemine vers le couchant
Voir à l'horizon s'effondrer
Ce que peut le jour d'illusion,
Et c'est bien en vain, que tu greffes
Sur la marche irrémédiable
De la nuit vers le crépuscule,
Le renoncement de tes gestes.

La mer bruit au bout du jardin,
Comme l'orée d'une forêt,
Et le vieux port allume, au loin,
L'alignement de ses lumières.
Qui vient de dire ce que vaut,
À l'horizon, le jour enfoui,
Comme un bivouac sans relève,
Et le rêve qu'édifie l'ombre.

Et si la lampe qu'on éteint
Fait retomber sur tes yeux clos
Une plus obscure paupière,
Si l'ombre fait surgir en toi,
Comme le feu d'un projecteur,
Une connaissance plus grande
Encore de la solitude,
Que peux-tu espérer de l'aube?

Et les matins garderont-ils,
Dans l'espace où le phare a tourné,
Une trace de ses rayons
Inscrite à jamais dans l'azur?
Pour tes longues veillées stériles
Voudrais-tu l'aube moins pénible:
Glorieuse issue dans la lumière
De ce que la nuit vient de clore.

(Sans titre)

Je voudrais être passeur;
Aller droit ma vie,
Sans jamais plus de dérive,
Soumis à la force
Égale de mes deux bras.

Je voudrais être passeur;
Ne plus fuir la vie
Mais l'accepter franchement,
Comme on donne aux rames.
La chaleureuse poignée de mains.

(Sans titre)

Pour endormir mon chagrin,
Je me dis des contes.
Un jour, un pauvre bossu,
Pour cacher sa bosse,
Portait un sac sur son dos.

(Sans titre)

Au docteur René Pacaud.

Ouvrez cette porte où je pleure.

La nuit s'infiltré dans mon âme
Où vient de s'éteindre l'espoir,
Et tant ressemble au vent ma plainte
Que les chiens n'ont pas aboyé.

Ouvrez-moi la porte, et me faites
Une aumône de la clarté
Où gît le bonheur sous vos lampes.

Partout, j'ai cherché l'Introuvable.

Sur des routes que trop de pas
Ont broyées jadis en poussière.

Dans une auberge où le vin rouge
Rappelait d'innombrables crimes,
Et sur les balcons du dresseur,
Les assiettes, la face pâle
Des vagabonds illuminés
Tombés là au bout de leur rêve.

À l'aurore, quand les montagnes
Se couvrent d'un châle de brume.

Au carrefour d'un vieux village
Sans amour, par un soir obscur,
Et le cœur qu'on avait cru mort
Surpris par un retour de flamme,

Un jour, au bout d'une jetée,
Après un départ, quand sont tièdes
Encor les anneaux de l'étreinte
Des câbles, et que se referme,
Sur l'affreux vide d'elle-même,
Une main cherchant à saisir
La forme enfuie d'une autre main,

Un jour, au bout d'une jetée...

Partout, j'ai cherché l'Introuvable.

Dans les grincements des express
Où les silences des arrêts
S'emplissent des noms des stations.

Dans une plaine où des étangs
S'ouvraient au ciel tels des yeux clairs.

Dans les livres qui sont des blancs
Laissés en marge de la vie,
Où des auditeurs ont inscrit,
De la conférence des choses,
De confuses annotations
Prises comme à la dérobée.

Devant ceux qui me dévisagent,

Et ceux qui me vouent de la haine,
Et dans la raison devinée
De la haine dont ils m'accablent.

Je ne savais plus, du pays,
Mériter une paix échue
Des choses simples et bien sues.

Trop de fumées ont enseigné
Au port le chemin de l'azur,
Et l'eau trépidait d'impatience
Contre les portes des écluses.

Ouvrez cette porte où je pleure.

La nuit s'infiltré dans mon âme
Où vient de s'éteindre l'espoir,
Et tant ressemble au vent ma plainte
Que les chiens n'ont pas aboyé.

Ouvrez-moi la porte, et me faites
Une aumône de la clarté
Où gît le bonheur sous vos lampes.

(Sans titre)

Merveilleux prélude ébloui
Dans ces beaux matins sûrs d'eux-mêmes,
Quand persiste encore dans l'âme
L'illusion des joies accessibles.

Tout le meilleur de l'avenir
Se livrait alors sans défense,
Et l'aube qu'assiégeait l'orage
Était trop pure pour croire à l'ombre.

Les chemins enseignaient l'espoir,
Et je ne voulais rien savoir
Que cet environnement cher
De mes rêves tronquant l'espace.

Mes pas marquaient, dans la poussière,
Une implacable décision
Dont personne n'aurait pu dire
Qu'ils ignoraient tout de la vie.

Qui donc aurait pu dire alors
Qu'une si glorieuse démarche
Apprenait la vie sur la pente
Douloureuse d'un Golgotha?

Et qu'en un retour repent,
Ce pèlerin de la conquête
Ne serait plus qu'un vagabond
Cherchant ses traces dans le vent.

L'invitation au retour

Reviens au pays sans amour,
Pleurer sur tes anciennes larmes.

Reviens au pays sans douceur,
Où dort ton passé sous la cendre.

Ce que tu crus laisser mourir
Bondira de nouveau vers toi,

Car les pas sonnent, sur la route,
Du plus loin qu'on vienne et vieillit.
Tes recherches au loin sont vaines,
Puisque la distance et le temps,
Avec soi, ne permettent pas
De rapporter ce qu'on a trouvé.

Reviens au pays sans amour,
À la vie cruelle pour toi,
Avec une besace vide
Et ton grand cœur désabusé.

Une poignée de mains

Le boulanger Lusignan, chaque fois qu'il rassemble ses recettes, se lave auparavant les mains, comme on enlève ses gants pour compter des billets de banque. Aussi, il époussette ses cheveux et dégage, à l'eau chaude, son visage de la farine et des pâtes. Ce bien de la journée, son profit, il désire qu'il ne lui rappelle point son métier. Cet argent doit être celui d'un homme libre, non le gain des sueurs, de la poussière, des croûtes, et des bouffées de chaleur lancées d'un four. Le soir venu, Lusignan se veut rentier.

Devenu Lusignan, le boulanger du jour monte alors sur une chaise, afin d'atteindre une petite trappe au plafond de sa chambre à coucher. Dans les combles, une soupière de terre cuite se trouve à portée de la main, à gauche de la trappe. C'est là que la journée de Lusignan passe la nuit. Le matin, il la dépose, avec profit, à la banque du village.

Grandi par la chaise, comme un pendu au milieu d'une chambre, Lusignan avait à peine, au bout de son bras, soulevé ce soir-là dans l'ombre du grenier le couvercle de la soupière, qu'il éprouva d'abord une douleur, puis un effroi... La chaise se renversa. Retombant sur l'ouverture, la trappe couvrit le fracas de terre cuite contre le plancher et la propre culbute du boulanger.

Comme il ouvrait la soupière, une main tiède avait pris la sienne, sans brusquerie, amicalement, avec conviction peut-être, mais sans intention préconçue: ostensiblement, tout de même!

Assis par terre, à côté d'une chaise renversée et parmi les éclats d'une soupière, Lusignan, les jambes niaisement écartées, avait d'abord blanchi, comme si la farine d'une journée eût recouvert son visage. Puis le front devint cuit. Le boulanger fut pris d'un rire strident. Ses éclats rappelaient en tout point ceux d'une soupière qui se brise, avec son couvercle, sur un plancher de bois dur.

Le lendemain, dès l'aube, l'homme sortit de sa crise d'épilepsie. Il ne chercha point à se remémorer. Il connaissait, depuis des ans, le Grand-Mal. L'épileptique, au réveil, ne peut immédiatement reconstituer de mémoire les quelques heures qui précèdent la crise. Pour le boulanger, c'était encore une attaque du Grand-Mal et rien autre! Son argent éparpillé, il le rassembla. Le compte y était; rassuré, il regagna son lit.

*
* *

(La maison de Lusignan est isolée. Le trottoir de planches, qui la relie à la route, est sonore. Aussi, le boulanger n'a point muni sa porte d'une clochette. Il sait d'avance que l'on vient vers sa boutique et, par la technique du pas, le nom du client. Ce soir-là, la trappe des combles, se rabattant, avait causé grand bruit. Elle n'était pas tombée d'aplomb. Après la charpente de la boulangerie, le trottoir vibra. Un oiseau, sans destination, s'est envolé d'un arbre, le seul arbre qui touchât le trottoir. La clôture de perches, qui va de la maison à la rivière, de même vibra. Une carpe, dans l'eau tiède, près de la rive, avait regagné sans précipitation les profondeurs plus froides.)

*
* *

La nuit suivante, bien avant l'aube, le boulanger, au repos comme une pâte sans levain, fut tiré du sommeil par des claquements de drap au-dessus de sa tête. Dans l'ombre de la chambre, une présence insolite secouait quelque chose de mat. Sans bouger, l'homme écouta. Une de ses mains pendait hors des draps, inerte, oubliée...

De nouveau, une main prit la sienne, ostensiblement, sans conviction peut-être, tiède et sans la secouer. Doux et sec à la fois, ce contact écœura l'homme aux écoutes, mais sans le surprendre, toutefois. Le souvenir lui était revenu d'une autre poignée de main... de ce toucher qui...

La main empâtée de Lusignan, la main du jour, eût peut-être moins réagi. Mais sa main dégantée, sortie de la pâte, était nue et vulnérable, — comme d'un cambrioleur les bouts de doigts passés au papier de verre pour mieux éprouver le dé clic d'une serrure de coffre-fort. La main de Lusignan secoua pour s'en délivrer l'autre main et rentra sous les couvertures...

L'aube, cette fois, se leva sur la mort du boulanger!

*
* *

On ignorait, au village, que Lusignan fût épileptique. Dans la boîte au pétrin, il avait déjà culbuté. Moins le visage, la pâte en levant le recouvrit! Au matin, le malade avait repoussé l'édrédon! Le même jour, à l'heure de la livraison, les yeux du pain gardèrent le secret...

Une autre fois, Lusignan saupoudra sa pâte avec la poussière d'un porte-ordures. La poussière est lumineuse dans une soleillée. Dans le même rayon, la farine soulevée est noire. Les clients du village crurent qu'ils mangeaient du pain à l'anis, du pain brun.

*
* *